

« La Peste » d'Albert Camus : roman toujours actuel.

Albert Camus a commencé à prendre des notes, points de départ de son roman « La Peste », à la fin des années 30, au moment de la montée en puissance du nazisme. Une première version du livre est terminée en 1943. La version définitive paraît en 1947, après les retrouvailles des séparés par la guerre mais aussi après avoir vu les jugements expéditifs et l'épuration qui ont eu lieu à la libération. Aussi, les circonstances de cette période troublée où le roman a été écrit invitent à le lire sous différents angles :

Le roman peut se lire au moins selon trois points-de-vue :

1. Un récit d'une épidémie de peste comme il y en eut beaucoup dans l'histoire de l'humanité. A chaque fois, il y a des séparations, des exclusions, des morts.
2. Une allégorie du nazisme, cette « peste » qui a envahi l'Europe au milieu du 20^{ème} siècle.
3. Une confrontation au mal « quotidien », en dehors des épidémies, qui « empeste la vie » et dévoile le côté absurde parfois de l'existence : une maladie grave, la mort d'un enfant, la séparation d'avec un proche, les attentats, la méchanceté, la bêtise...

Le récit peut nous questionner toujours aujourd'hui dans notre monde actuel selon ces trois mêmes points :

1. L'épidémie du coronavirus s'est répandue mondialement : elle confine, elle sépare les personnes, elle tue.
2. Des mouvements et partis d'extrême-droite infectent toute l'Europe et le monde. Ils disséminent leurs germes dans le cœur d'êtres humains.
3. Le mal « quotidien » reste bien présent, et cela depuis le début de l'humanité.

Comme armes contre ces maux-là, outre les soins, les vaccins, la mise en place de structures, l'engagement, Camus parle aussi de « bonté », de « clairvoyance », de « lutter et ne pas se mettre à genoux », de « sympathie », de « tendresse ».

N'était-ce pas l'attitude de Jésus sur les routes de Palestine et l'invitation que les évangiles nous font ?

Extraits¹ :

A propos de la mère du docteur Rieux : « *Un regard où se lisait tant de **bonté** serait toujours plus fort que la peste.* » (p.1314)

Et aussi : « ***La bonté** dont elle n'avait jamais donné de preuves précises devant Tarrou, mais dont il reconnaissait la lueur dans tout ce qu'elle faisait ou disait.* » (p.1446)

« *Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée. Les hommes sont plutôt bons que mauvais. Mais ils ignorent plus ou moins. (...)*

*Il n'y a pas de vraie bonté ni de bel amour sans toute **la clairvoyance** possible.* (p.1326)

« *Beaucoup de nouveaux moralistes dans notre ville allaient alors, disant que rien ne servaient à rien et qu'il fallait se mettre à genoux. Et Tarrou, et Rieux, et leurs amis pouvaient répondre ceci ou cela, mais la conclusion était toujours ce qu'ils savaient : il fallait **lutter** de telle ou telle façon et **ne pas se mettre à genoux**. Toute la question était d'empêcher le plus d'hommes possibles de mourir et de connaître la séparation définitive.* »(p.1327)

« *Le docteur demanda si Tarrou avait une idée du chemin qu'il fallait prendre pour arriver à la paix.*

*'Oui, **la sympathie**'* »

(p.1427)

¹ Les numéros des pages sont ceux de l'édition de « La Pléiade », Gallimard, 1962.

« Il vient toujours une heure où on se lasse des prisons, du travail et du courage pour réclamer le visage d'un être et le cœur émerveillé de la **tendresse**. » (p.1432-1433)

« S'il est une chose qu'on puisse désirer toujours et obtenir quelquefois, c'est la **tendresse humaine**. »

(p.1467)

Et ce n'est jamais fini...

La lutte contre les différentes « pestes » est sans cesse à reprendre. Il s'agit toujours d'être vigilant. L'époque actuelle le confirme.

Rieux est un des personnages centraux du roman, présenté comme une « chronique » des événements. Rieux est médecin ; il a soigné les malades et accompagné les mourants pendant toute la durée de l'épidémie, « non pas par « *héroïsme* » dit-il, simplement par « *honnêteté* ». Rieux ne sait pas ce qu'est « *l'honnêteté en général* » mais « *dans mon cas, dit-il, je sais qu'elle consiste à faire mon métier.* » (p. 1351)

Voici comment se conclut le récit, après l'allégresse de la disparition de la peste de la ville :

« Rieux savait que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore (...) tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.

« *Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais (...) et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.* » (p.1474)

Cela peut paraître effrayant ou décourageant, mais n'oublions pas la bonté, la sympathie, la tendresse, la clairvoyance qui elles aussi peuvent contaminer les humains.

Comme le dit Tarrou, un autre personnage : « *Il faut seulement leur donner l'occasion.* » :

Le père Paneloux est le prêtre de la ville qui avait fait un sermon épouvantable en présentant la peste comme un châtiment de Dieu² (théorie que Jésus condamne plusieurs fois dans les évangiles !). Rieux avait dit de lui : « *Paneloux est un homme d'études. Il n'a pas vu assez mourir et c'est pourquoi il parle au nom d'une vérité.* » (p.1322)

Quelque temps après :

« *Tarrou arriva, très animé.*

« *Je viens de demander à Paneloux de se joindre à nous.*

- *Eh bien ? demanda le docteur.*

- *Il a réfléchi et il a dit oui.*

- *J'en suis content dit le docteur. Je suis content de le savoir meilleur que son prêche.*

- *Tout le monde est comme ça, dit Tarrou. Il faut seulement leur donner l'occasion.*'

« *Il sourit et cligna de l'œil vers Rieux.*

« *C'est mon affaire à moi, dans la vie, de fournir des occasions.* » (p.1341-1342)

Autres extraits :

« *Avant que l'épidémie ne commence, ce qu'il fallait souligner, c'est l'aspect banal de la ville et de la vie. Mais on passe ses journées sans difficulté aussitôt qu'on a des habitudes.* » (p.1221)

« *Mais il est des villes et des pays où les gens ont, de temps en temps, le soupçon d'autre chose. En général, cela ne change pas leur vie. Seulement, il y a eu le soupçon et c'est toujours cela de gagné.* »

(p.1220)

² Le docteur Rieux, après avoir assisté à l'agonie et la mort d'un enfant, lance au père Paneloux : « *Ah ! celui-là, au moins, était innocent, vous le saviez bien !* » (p.1396)

« *Quand une guerre éclate, les gens disent : 'Ca ne durera pas, c'est trop bête.'* Et sans doute une guerre est certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas de durer. La bêtise insiste toujours. (...)

Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. »

(p.1247)

A propos des personnes qui s'aiment et qui sont séparées à cause de l'épidémie :

« *Nous souffrions deux fois – de notre souffrance d'abord et de celle ensuite que nous imaginions aux absents, fils, épouse ou amante. »*

(p.1276)

Tarrou vient proposer à Rieux son aide dans la lutte contre la peste :

« *Allons, Tarrou, dit-il, qu'est-ce qui vous pousse à vous occuper de cela ?*

- *Je ne sais pas. Ma morale peut-être.*

- *Et laquelle ?*

- *La compréhension. »*

(p.1325)

« *Ah ! Il était bien vrai que les hommes ne pouvaient se passer des hommes. »*

(p.1376)

Rambert est un journaliste qui a été coincé par le confinement quand l'épidémie s'est déclarée. Il cherche par tous les moyens à s'évader clandestinement de la ville et retrouver la femme qu'il aime. Jusqu'au jour où :

« *Rambert dit qu'il avait encore réfléchi, qu'il continuait à croire ce qu'il croyait, mais que s'il partait, il aurait honte. Cela le gênerait pour aimer celle qui l'avait laissée. Mais Rieux se redressa et dit d'une voix ferme que cela était stupide et qu'il n'y avait pas de honte à préférer le bonheur.*

'Oui, dit Rambert, mais il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul.' »

(p.1389)

Je sais que chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non personne au monde n'en est indemne. Et qu'il faut se surveiller sans arrêt pour ne pas être amené, dans une minute de distraction, à respirer dans la figure d'un autre et à lui coller l'infection. »

(p.1425-1426)

« *Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. »*

(p.1473)